

POUR UNE AUTOCRITIQUE DU MARXISME
ŒUVRES COMPLÈTES DE JULIUS DICKMANN



FIG. 1 – En couverture : cliché de 1920 de la Croix Rouge, ainsi légendé :

Dans une capitale affamée. L'une des fréquentes manifestations à Vienne devant le bâtiment du Parlement. La tour du Rathaus est visible sur la droite. Les ouvriers portent des banderoles en allemand sur lesquelles on peut lire "Hourra pour la Troisième Internationale". Ces défilés révolutionnaires ont lieu presque chaque semaine dans la capitale autrichienne.

Source : American National Red Cross photograph collection,
Library of Congress, Prints and Photographs Division.

ISBN : 978-2-490793-18-1

© Smolny, 2023
43, rue de Bayard
31 000 TOULOUSE

Internet : www.smolny.fr

E-mail : contact@smolny.fr

JULIUS DICKMANN

Pour une autocritique du marxisme

Œuvres complètes (1917-1936)

Édition établie par

Jérôme Lamy, Sébastien Plutniak & Oliver Schlaudt

en collaboration avec

Didier Debord, Robert Ferro, Franjo Jugel & Éric Sevault

Introduction de

Jérôme Lamy & Robert Ferro

Traduit de l'allemand par

Didier Debord & Robert Ferro

SMOLNY

2023

Ouvrage publié avec le soutien du Centre National du Livre et de la Région Occitanie.

Nous remercions M^{me} Mercedes Okumura pour son aide précieuse
à l'accès aux documents conservés à la Houghton Library.

Édition préparée par Vincent Agleiz, Sarah Blandinières, Julien Chuzeville,
Didier Debord, Robert Ferro, Marion Gary, Franjo Jugel, Jérôme Lamy,
Sébastien Plutniak, Oliver Schlaudt & Éric Sevault.

Julius Dickmann, un marxiste paradoxal

Une présentation par Robert Ferro & Jérôme Lamy

Présenter la figure de Julius Dickmann, c'est inévitablement reconstituer une trajectoire singulière, voire unique : celle d'un penseur politique révolutionnaire ayant poursuivi une voie radicale, parfois au prix d'un isolement tout aussi radical — suivant en cela la maxime de Dante, chère à Marx : *Segui il tuo corso, e lascia dir le genti* (« Suis ton chemin, et laisse les gens parler »). Dans cette présentation, nous tenterons de reconstituer une partie de ce parcours et de mettre en valeur certains de ses traits les plus actuels. Nous évoquerons d'abord la vie de Dickmann et son cheminement politique, pour ensuite nous intéresser à certains aspects de son œuvre, rassemblée dans ce volume. Nous le ferons d'une façon qui ne prétend ni à l'exhaustivité ni à l'impartialité, sans pour autant délaisser la critique textuelle ni vouloir clore de façon définitive la question de la place exacte de Dickmann dans les multiples arborescences du socialisme, du marxisme, du matérialisme historique.

L'œuvre de Dickmann peut être divisée en trois grands types de production : les articles de commentaire de la vie politique de l'espace autrichien et allemand de son temps, les essais de théorie marxienne, et quelques lettres qui nous sont restées de sa correspondance. La validité de cette partition est relative, en ceci que les appréciations contenues dans les articles ou les lettres ne peuvent être entièrement séparées des développements théoriques livrés par Dickmann dans ses essais, et réciproquement. Quoi qu'il en soit, il nous faudra situer Dickmann dans les débats de l'époque et de l'aire géographique qui furent les siens. Ces débats renvoient, de près ou de loin, à toutes les questions cruciales du mouvement prolétarien entre 1914 et 1945 en Europe : les fondements économiques de l'impérialisme et la position à tenir face à la guerre de 1914-1918, la nature de classe de la Révolution russe et des

rapports de production dans la Russie postrévolutionnaire, la portée des « leçons d'Octobre » pour la perspective révolutionnaire dans les pays avancés, l'avenir de la forme-parti après la faillite de la social-démocratie et le surgissement des conseils, les échecs des épisodes insurrectionnels à l'issue de la guerre et leur explication, la tendance générale au capitalisme étatisé (démocrate, fasciste ou stalinien) et ses conséquences du point de vue de la lutte des classes, la crise de 1929 et la marche générale des principaux capitalismes vers une nouvelle guerre. Les lecteurs et lectrices découvriront que Dickmann n'a pas été en reste de propositions originales à ces égards.

Mais l'intérêt de son œuvre ne s'arrête pas là, tant s'en faut. Il est remarquable qu'entre la fin des années 1920 et le début des années 1930, un obscur théoricien autrichien se soit livré, dans une poignée d'essais marxistes, à une prise en compte de ce que l'on appellerait aujourd'hui la « question environnementale ». Comme pour tous les autres pionniers en la matière, qu'il s'agisse d'Anton Pannekoek dans ses écrits des années 1900¹ ou d'Amadeo Bordiga dans les années 1950², la tentative de Dickmann n'est pas exempte de faiblesses et de points aveugles que nous soulignerons plus bas. Ses incursions sur le sujet environnemental n'en sont pas moins étonnantes pour autant. Selon un lieu devenu commun, nous pourrions nous demander si elles ont été possibles en raison ou malgré leur provenance marxiste. Disons plutôt qu'il y a chez Dickmann — comme chez Marx et beaucoup d'autres — une tension entre, d'un côté, la centralité pratique de l'analyse de la société (en vue de l'action politique ou non) et, d'un autre côté, le postulat de la primauté (logique et historique) de l'être sur la pensée, de la matière sur l'esprit, de l'objet sur le sujet, donc de la nature sur la société. C'est une tension qui parcourt toute pensée critique de la société dès qu'elle s'efforce de s'articuler à un matérialisme conséquent : elle est prise en tenaille entre, d'une part, la tentation incontournable d'une compréhension purement « constructiviste » des rapports sociaux, et, d'autre part, l'irréductibilité de la nature dans sa double dimension intérieure (car l'humanité comme espèce en fait partie) et extérieure.

S'agissant de présenter l'œuvre de Dickmann à un lectorat francophone, il nous a paru également opportun de revenir sur la réception

1. Anton PANNEKOEK, « Naturverwüstung », *Zeitungskorrespondenz*, n° 75, 1909, p. 1-2.

2. Amadeo BORDIGA, *Espèce humaine et croûte terrestre*, Paris, Payot, 1978.

de Dickmann en France. C'est là en effet, non en Autriche ou en Allemagne, qu'il semble avoir davantage exercé son influence. Une influence sans doute très circonscrite, mais réelle, qui a infusé notamment dans le petit cercle réuni autour de la revue *La Critique sociale* de Boris Souvarine. La publication du présent volume saura-t-elle susciter un regain d'intérêt pour cet auteur injustement oublié ? Nous l'espérons, mais notre objectif immédiat est de mettre à disposition des lecteurs et des lectrices un ensemble de données minimales et indispensables pour se l'approprier dans les meilleures conditions.

Parcours de vie et aperçu de l'œuvre

Les traces laissées par Dickmann sont plus que lacunaires. Nous devons à la recherche méritoire de Peter Haumer³ beaucoup de ce que nous en savons aujourd'hui. Ce qui suit n'est pour l'essentiel qu'un résumé de son travail, auquel les lecteurs et lectrices germanophones se reporteront pour plus de détails.

Julius Dickmann naît le 8 décembre 1894 dans une famille juive sécularisée de la ville de Tchorokiv⁴, en Galicie. Depuis le premier partage de la Pologne (1772), cette région était une province de l'Empire austro-hongrois. Du vivant de Dickmann, la Galicie est restée telle jusqu'à la fin de la Première Guerre mondiale, après quoi elle est revenue momentanément à la Pologne suite à la guerre russo-polonaise de 1919-1921, avant de faire l'objet d'un partage entre l'Allemagne nazie et l'URSS dans le cadre du pacte germano-soviétique d'août 1939, pour, enfin, être entièrement occupée par la Wehrmacht lors de la rupture de ce pacte en 1941.

La rencontre du jeune Dickmann avec le socialisme se fait très tôt par le biais d'un de ses enseignants qui l'initie aux écrits des austromarxistes et de Karl Kautsky. Peu avant l'éclatement de la Première Guerre mondiale, à la suite du décès de son père, Julius est obligé de s'installer à Vienne avec le reste de sa famille, dont sa mère Rosa, son frère Monek et sa sœur Laura. Souffrant d'un grave problème d'audition, qui deviendra une surdité complète dès 1930, les horreurs du front lui sont épargnées. Il peut alors s'engager dans l'aile gauche de la social-démocratie autrichienne et nouer des liens avec une partie de

3. Peter HAUMER, *Julius Dickmann. Politische Biographie und ausgewählte Schriften*, Vienne, Mandelbaum, 2015.

4. Nommée suivant les langues Tcherkov (en russe) ou Czortków (en polonais).

la Gauche communiste (en formation) en Allemagne, notamment avec les radicaux de gauche de Brême réunis autour de Johann Knief. Au printemps 1917, il écrit deux fois à Karl Kautsky au sujet d'un article que ce dernier avait publié dans *Die Neue Zeit*, la revue de référence de la social-démocratie allemande. Kautsky y reprenait la notion de *masse réactionnaire* (formulée par Ferdinand Lassalle et critiquée par Marx dans sa *Critique du programme de Gotha*) dans l'analyse de la Première Guerre mondiale. L'article de réponse de Dickmann, « Le marxisme à la croisée des chemins », est envoyé directement à Kautsky, qui le fait publier dans la *Neue Zeit* du 27 avril 1917⁵.

La révolution d'Octobre 1917 en Russie l'impressionne grandement, tout comme la forte reprise de la lutte des classes à l'issue de la guerre dans les Empires centraux en voie de dissolution, qui renforce sa confiance en la capacité révolutionnaire du prolétariat. L'Empire austro-hongrois est concerné par cette vague au même titre que l'Empire allemand, bien qu'à un degré moindre. Si l'Allemagne entre en ébullition en novembre 1918, avec les mutineries de Kiel, l'Autriche-Hongrie connaît des mouvements de grève importants dès janvier 1918 (avec quelques cas de formation de conseils ouvriers), et un climax dans le nombre de grévistes en lutte en juin 1918. C'est de cette période que datent les articles de Dickmann pour *Arbeiterpolitik*, le journal central de la gauche radicale de Brême (« Les problèmes du jeune socialisme en Autriche », « Réalité et illusion dans le mouvement radical de gauche »⁶).

Le 4 novembre 1918, après de lourds revers militaires sur le front italien, accentués par des désertions massives, l'Empire austro-hongrois est contraint de signer l'armistice et Charles I^{er} abdique. Le 12 novembre, le démembrement de l'Empire et l'instauration de la république d'Autriche allemande (comprenant l'Autriche actuelle ainsi que les Sudètes) sont proclamés. Une semaine auparavant, le 3 novembre 1918 à Vienne, le congrès de fondation du Parti communiste d'Autriche allemande (KPDÖ, Kommunistische Partei Deutsch-Österreichs), avec son organe *Der Weckruf* (« Le Réveil »), avait eu lieu. Dickmann n'y adhère pas immédiatement, se sentant plus proche à ce moment-là de la Fédération des socialistes révolutionnaires « Internationale » (FRSI), ayant vu le jour le 28 novembre 1918 dans une

5. Lire *infra*, p. 58.

6. Lire *infra*, respectivement p. 98 et p. 106.

brasserie de Vienne. Dickmann ne fait pas partie du conseil présidant la Fédération, mais il participe à l'élaboration de son programme et salue sa naissance dans l'article « Retour à la Ligue des communistes ! », paru à la mi-décembre 1918 dans *Der Freie Arbeiter* (Le travailleur libre). Cet hebdomadaire socialiste, qui publiera dès lors la quasi-totalité des articles écrits par Dickmann jusqu'au printemps 1919, avait commencé de paraître le 9 novembre 1918, à l'initiative de membres de la jeunesse antimilitariste autrichienne. Quant à la FRSI, elle se donne pour tâche prioritaire l'agitation et la propagande auprès des ouvriers et des soldats, refuse tout compromis avec les partis bourgeois et défend la formation de conseils ouvriers. Sa structure décentralisée semble d'inspiration anarchiste, mais Dickmann la voit — à tort ou à raison — comme plus fidèle à la pratique originelle de Marx. Toujours est-il que la question de la dissolution de la FRSI dans le KPDÖ ne tarde pas à se poser, dans un souci d'unification des éléments révolutionnaires. Le débat a lieu courant février 1919, mais la FRSI opte alors pour le maintien de son autonomie organisationnelle. Sa structure fédérative est considérée comme préférable à celle d'un parti centralisé, car favorisant la collaboration avec d'autres regroupements et le contact avec l'ensemble du prolétariat. C'est notamment l'avis exprimé dans « Qu'est-ce qui nous distingue du parti communiste ? »⁷, que Dickmann fait circuler sous le pseudonyme d'Ernst Jung, une signature qu'il adoptera à plusieurs reprises jusqu'en septembre 1920. Il conclut son article en avertissant que la séparation entre la FRSI et le KPDÖ reste provisoire, et qu'elle devra être dépassée.

Durant cette phase, le nombre d'adhérents de la FRSI est supérieur à celui du KPDÖ. L'influence de la FRSI auprès des conseils de soldats qui se sont formés depuis novembre est, selon Haumer, loin d'être négligeable. Cependant, au cours du printemps 1919, alors que d'autres soulèvements se produisent aux nouvelles frontières de la République autrichienne, en Bavière et en Hongrie, et que des fractions du prolétariat se radicalisent également en Autriche (le 18 avril une manifestation de chômeurs et de soldats démobilisés à Vienne tourne à l'émeute), les effectifs du KPDÖ augmentent fortement. La dissolution de la FRSI au sein du KPDÖ s'effectue finalement en juin. Dickmann y adhère également, la transformation des conseils ouvriers en conseils d'entreprise, avec la loi du 15 mai, y étant probablement pour quelque

7. Lire *infra*, p. 152.

chose. À partir de ce tournant politique, la place des conseils dans la réflexion de Dickmann se modifie. De même, ses interventions se font, paradoxalement, plus rares. Dans le journal du parti, *Die Rote Fahne*, il ne publiera qu'un article en trois épisodes sur « La question fondamentale de la tactique communiste »⁸ (novembre 1919) et un article sur « L'opposition dans le syndicat des employés de banque »⁹ (juillet 1920), fruit de sa participation à un groupe de travail du KPDÖ dédié à ce secteur. On remarque également la parution de l'article « Le blocus contre les exploitants agricoles » (mai 1920) dans les pages de la revue *Kommunismus* (1920-1921), connue pour les contributions de figures majeures du marxisme hongrois comme György Lukács et Béla Kun, et pour sa ligne antiparlementaire opposée à celle de Lénine. Au printemps 1920, commence également la brève collaboration de Dickmann avec *Die Freie Tribüne* (« La Tribune libre »), journal hebdomadaire de la section autrichienne du parti sioniste-socialiste Poale Zion, qui se termine à l'automne suivant.

Comme l'écrit Peter Haumer, « les traces de Julius Dickmann dans le mouvement ouvrier organisé s'interrompent ici ¹⁰ ». Nous ne savons pas exactement à quel moment Dickmann a quitté le KPDÖ : probablement au cours de l'hiver 1920-1921. Quoi qu'il en soit, la rupture avec l'activité de parti signifie pour lui la rupture avec toute politique faussement révolutionnaire et avec l'ensemble des organisations s'en réclamant. Une rupture si radicale ne peut s'expliquer que par une désillusion tout aussi radicale. Celle-ci s'était emparée de Dickmann vraisemblablement à l'été 1919, peu après son adhésion au KPDÖ, avec les gesticulations volontaristes qui avaient amené à la tentative de putsch du 15 juin et aux querelles internes autour de la participation aux élections de l'année suivante. Toutefois, l'événement le plus néfaste selon Dickmann — celui qui mit fin à ses espoirs révolutionnaires — fut probablement la scission au sein du Parti communiste d'Allemagne (KPD) amenant à la fondation du Parti communiste ouvrier d'Allemagne (KAPD) le 4 avril 1920. Cette année-là, ses deux articles les plus significatifs, publiés dans *Die Freie Tribüne*, le journal du Poale Zion, « Sur la crise du communisme en Allemagne »¹¹ (mai)

8. Lire *infra*, p. 242.

9. Lire *infra*, p. 283.

10. Peter HAUMER, *op. cit.*, p. 83.

11. Lire *infra*, p. 265.

et « Les leçons tactiques de Lénine »¹² (septembre), sont consacrés, directement ou indirectement, à cette question. Dans le premier, il écrit que :

la reprise momentanée de l'action révolutionnaire à la suite du putsch de Kapp¹³ avait fait surgir l'espoir que l'unité en péril de l'avant-garde révolutionnaire de la classe ouvrière allemande pouvait être à nouveau consolidée dans le feu de la lutte. Or c'est exactement le contraire qui s'est produit, et rien ne met plus en évidence le déclin actuel du mouvement révolutionnaire allemand, la confusion désespérée de sa situation interne, que le fait que même le porteur le plus déterminé et le plus conscient de l'action révolutionnaire, même le communisme, a été victime de ce déclin et du désarroi général¹⁴.

« Les leçons tactiques de Lénine » est son dernier article avant qu'il traverse six années de silence et d'isolement politique, également marquées par le décès de son frère Monek, qui succombe à la tuberculose. Au cours de cette période, ses problèmes d'audition s'aggravent et il reçoit une pension d'invalidité à partir de 1928. L'appartement qu'il habite au numéro 48 de la Favoritenstraße, mis à disposition par le riche mari de sa sœur, comporte dès cette époque une sonnette visuelle, lui permettant de recevoir des visites.

Années de silence, donc, mais non de complète inactivité, compte tenu du niveau théorique atteint dans ses écrits de la fin des années 1920 et du début des années 1930 — sur lesquels nous revenons en détail. La rupture est consommée avec les organisations politiques désormais jugées gangrenées, à différents degrés, par le climat contre-révolutionnaire. Néanmoins, à partir de 1927, Dickmann témoigne d'une volonté de renouer avec les débats théoriques que les vicissitudes des années 1917-1921 avaient laissés en suspens. Il

12. Lire *infra*, p. 285 ; il s'agit de son dernier article du début des années 1920.

13. Cette tentative de coup d'État des milieux d'extrême droite et militaires fut mise en échec par une grève générale menée par le mouvement ouvrier et syndical, entraînant la formation d'une Armée rouge dans la Ruhr. La bibliographie en langue française est particulièrement indigente sur cet épisode. Outre des ouvrages à caractère général sur le thème de la révolution en Allemagne, comme celui de Pierre BROUÉ, *Révolution en Allemagne 1917-1923*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1971, ou celui de Chris HARMAN, *La Révolution allemande 1918-1923*, Paris, La Fabrique, 2015, les lecteurs et lectrices polyglottes pourront se reporter à l'œuvre de référence d'Erhard Lucas, *Märzrevolution*, 3 tomes, Francfort, Verlag Roter Stern, 1970-1978, ainsi que sur le chapitre dédié au soulèvement de la Ruhr dans Barrington MOORE JR., *Injustice: The Social Bases of Obedience and Revolt*, M. E. Sharpe, New York, 1978.

14. Julius DICKMANN, « Sur la crise du communisme en Allemagne », *infra*, p. 265.

reprend la plume en octobre 1927, avec la publication du cahier *Die Wende. Neue Marx-Studien*, incluant les textes « Le problème de l'accumulation », « Marxisme mort, Marx vivant » et « L'ère du capitalisme tardif »¹⁵. Ainsi, dans le premier texte, il revient sur la question de la réalisation de la plus-value chez Rosa Luxemburg en passant par la critique qu'en avait faite Nikolai Boukharine dans *L'Impérialisme et l'Accumulation du capital* (1925). Dans le second texte, il se propose de renouveler radicalement l'analyse de la question des monopoles. De façon plus générale, le chapeau introductif de la brochure *Die Wende* énonce son programme de travail, structuré par une double tension, vers le passé et vers l'avenir. Le fait que seule une petite partie de ce programme de travail ait été réalisée reflète sans doute le faible intérêt que cette brochure a dû susciter dans l'environnement immédiat de Dickmann. Elle marque néanmoins le début d'une période de contacts avec d'autres francs-tireurs de l'époque, tels que Karl Korsch, Lucien Laurat ou Boris Souvarine. Si l'on excepte deux déplacements de Dickmann en France au début des années 1930, ces contacts furent relativement éphémères et exclusivement épistolaires, mais c'est en grande partie grâce à ceux-ci que son œuvre a pu être redécouverte. Sans l'esprit d'ouverture de ces francs-tireurs, les trois essais parus en traduction française dans la revue *La Critique sociale* en 1933 — « La loi fondamentale de l'évolution des sociétés », « La véritable limite de la production capitaliste » et « À propos d'une théorie de l'esclavage »¹⁶ — demeureraient probablement oubliés dans un tiroir, livrés à la « critique rongeuse des souris »¹⁷. L'œuvre de Dickmann se conclut en 1936 avec la brochure auto-éditée *Österreich, wie es wird*¹⁸, une mise au point sur les bases sociales de l'austro-fascisme à partir des répercussions de la grande crise de 1929 sur la structure de classe de la société autrichienne et, en particulier, sur les rapports ville-campagne. Sur le plan personnel, la vague longue de cette crise a eu également d'importantes conséquences pour Dickmann. La ruine économique du mari de sa sœur Laura avait entraîné une dégradation du train de vie de la famille et des rapports entre ses membres, y compris entre Julius et Laura. L'*Anschluss* va définitivement précipiter la situation.

15. Voir *infra*, respectivement p. 329, 306 et 312.

16. Voir *infra*, respectivement p. 359, 436 et 450.

17. Karl MARX, *Contribution à la critique de l'économie politique*, Paris, Les éditions sociales, 2014, p. 64.

18. Lire « L'Autriche, ce qu'elle deviendra », *infra*, p. 460.

1. Lettres à Karl Kautsky



Lettres de Julius Dickmann à Karl Kautsky conservées dans les *Karl Kautsky Papers*, D. VII 419-420, Institut international d'histoire sociale, Amsterdam.

Vienne, le 13 mars 1917

Très cher camarade !

Je vous envoie l'article annoncé¹, après que Victor Adler l'a lu et ainsi apprécié : « Entièrement faux, mais envoyez-le à Kautsky afin qu'il puisse s'exprimer. » Le camarade Austerlitz aimerait également connaître votre opinion sur ce sujet.

Je ne suis pas sûr que vous publierez cet article, mais espère que vous me donnerez au moins en privé votre opinion. Au cas toutefois où vous n'ayez pas le temps de me faire une réponse circonstanciée, je vous prie instamment de me donner au moins quelques indications pour accéder à la littérature concernant ce sujet, laquelle me permettrait de m'aider à exercer une autocritique de mon point de vue. Pour autant que je m'y connaisse dans la plus récente littérature du marxisme, je n'y trouve que confirmation de mes perspectives.

Je vous remercie par avance et vous adresse mes salutations socialistes.

Julius Dickmann

Vienne IV, Favoritenstrasse 48/2

1. Ce sera l'article « Le marxisme à la croisée des chemins », *infra*, p. 58.

Vienne, le 27 mars 1917

Très cher camarade !

Bien que je n'aie pas encore reçu la suite de votre article sur la guerre imp[éri]aliste dans les n° 20 et 21 [de la *Neue Zeit*²], je me suis décidé à rédiger un essai polémique à partir de vos précédents articles dans les n° 17 et 19³, consacrés aux points de vue de différents groupes socialistes à propos de la guerre actuelle ; dans ce texte, je me limite à résumer les résultats de la critique des positions de Marx au sujet de la « masse réactionnaire », et j'essaie de démontrer que vos développements les plus récents sur cette question représentent une régression théorique, à laquelle vous ne pouviez parvenir qu'en passant sous silence cette même critique (dont vos propres travaux).

L'article s'en tient purement aux faits et occuperait tout au plus six pages de la N.Z. [*Neue Zeit*]. Je voudrais donc savoir si vous pourriez le publier, afin que je puisse le finaliser et l'envoyer.

Salutations socialistes,
Julius Dickmann

Vienne IV, Favoritenstrasse 48/2

2. *Die Neue Zeit* est la revue phare de la social-démocratie allemande et autrichienne, d'orientation marxiste. Fondée par Karl Kautsky, Wilhelm Liebknecht et Heinrich Braun, éditée par Wilhelm Dietz à Stuttgart, elle paraît de 1883 à 1923. L'article de Karl KAUTSKY, « Der imperialistische Krieg », auquel Dickmann se réfère ici, commence dans le n° 19 du vol. 1 de la 35^e année de la *Neue Zeit* de 1917 et se conclut dans le n° 20. Il n'y eut pas de suite dans le n° 21. Voir *infra*, note 1 p. 58.

3. Il n'y a pas d'article de Kautsky consacré à ce sujet dans le n° 17. Il s'agit probablement d'une erreur de plume de Dickmann. Peut-être fait-il aussi référence aux articles suivants : Karl KAUTSKY, « Sozialdemokratische Anschauungen über den Krieg vor dem jetzigen Kriege », *Die Neue Zeit*, 35^e année, vol. 1, n° 13, 29 décembre 1916, p. 297-306 ; « Neue sozialdemokratische Auffassungen vom Krieg », *Die Neue Zeit*, 35^e année, vol. 1, n° 14, 5 janvier 1917, p. 321-334.

2. Le marxisme à la croisée des chemins

☞ Julius DICKMANN, « Der Marxismus am Scheideweg », *Die Neue Zeit*, 35^e année, vol. 2, n° 4, 25 avril 1917, p. 85-93.

I

La scission entre la « majorité » et l'opposition au sein de la social-démocratie allemande est déjà consommée, et l'opposition devra maintenant trouver sa voie, qu'elle le veuille ou non. Mais avant d'aménager sa nouvelle demeure, elle doit enfin se mettre au clair par rapport à elle-même. Car, comme on le sait, la minorité n'est en aucun cas un groupe homogène, et même dans la lutte contre la direction du parti, ses différentes factions, tout en frappant unies, ont marché divisées. Ainsi, maintenant que la lutte contre la majorité a été menée, la nécessité se fait sentir d'examiner les divergences au sein de l'opposition elle-même, et il me semble que non seulement l'avenir de l'opposition allemande, mais l'avenir du mouvement ouvrier allemand tout court dépendent de leur règlement. Car si la lutte contre la « majorité » a été qualifiée — à juste titre — de lutte de principe contre le romantisme, c'est du développement même des principes marxien, par l'appréhension scientifique des phénomènes les plus récents de la vie sociale, dont il est question dans les désaccords au sein de l'opposition.

On ne peut donc que saluer la publication d'un article sur la « guerre impérialiste » de Kautsky* (n° 19 et 20 de la série précédente¹), dans

1. Le texte, déjà évoqué dans les lettres précédentes, est publié en deux livraisons : Karl KAUTSKY, « Der imperialistische Krieg », *Die Neue Zeit*, 35^e année, vol. 1, n° 19, 9 février 1917, p. 449-454 et n° 20, 16 février 1917, p. 475-487.

lequel ce dernier tente de préciser son point de vue, y compris vis-à-vis de la gauche. Et l'on ne peut qu'espérer que les questions qu'il y traite seront finalement éclaircies par un débat approfondi couvrant tous les enjeux. Quant à moi, je ne me sens pas capable d'ouvrir de nouvelles perspectives sur ces questions. Mais je considère aussi que ce serait superflu. Car le point de vue que Kautsky défend aujourd'hui équivaut à une rechute dans des conceptions depuis longtemps dépassées — par Kautsky lui-même d'ailleurs — et il est étonnant de voir, dans son étude, à quel point il ignore tout le développement théorique de la dernière décennie auquel il a lui-même activement participé. Je vais donc tenter de le lui rappeler, même si la forme de mes remarques, qui ne sont qu'une récapitulation des innombrables travaux de Hilferding*, Renner*, Bauer* et Kautsky lui-même des dernières années, paraîtra maladroite au lecteur. Mieux vaut quelque chose plutôt que rien.

Kautsky commence par une comparaison pertinente, qui pose correctement le problème en un tournemain. L'antagonisme entre le soi-disant « centre marxiste » et le « radicalisme de gauche » ne date précisément pas du début de la guerre, comme ce fut le cas, au contraire, avec les *Umlerner*² (le groupe de Cunow*); il s'enracine plutôt dans les divergences concernant l'action du prolétariat dès avant la guerre, et n'a fait que s'aggraver avec celle-ci. En effet, la théorie de la « guerre impérialiste » n'est qu'une traduction du slogan de la « masse réactionnaire » dans le jargon de la politique étrangère, et seule l'analyse de ce slogan peut nous fournir la clé de la discussion sur la « guerre impérialiste ».

Or, on connaît suffisamment la position résolument négative que Marx et Engels ont adoptée à l'égard de la théorie de la masse réactionnaire unique³, qui a joué un rôle important dans l'agitation de Lassalle. Kautsky s'identifie encore aujourd'hui à leur point de vue, et est en

2. Les *Umlerner* (« convertis ») furent une tendance au sein de la social-démocratie allemande, animée principalement par Heinrich Cunow, Paul Lensch et Konrad Haenisch*, passés en peu de temps de la gauche à la droite du Parti au début de la Première Guerre mondiale.

3. Marx et Engels ont à plusieurs reprises critiqué la vision de Lassalle selon laquelle les différentes fractions de la classe capitaliste, voire l'ensemble des autres classes et couches non-prolétaires, formeraient en face du prolétariat une seule « masse réactionnaire ». Ils n'admettaient la formule que dans le contexte d'un soulèvement révolutionnaire du prolétariat. Outre la première partie de la *Critique du programme de Gotha* de Marx, la critique de la notion de « masse réactionnaire » se trouve éparpillée dans la correspondance tardive d'Engels, et notamment dans les lettres suivantes : Engels à August Bebel, 18-28 mars 1875 in Karl MARX, *Critique du programme de Gotha*, nouvelle édition préparée par Sonya Dayan-Herzbrun et

mesure de produire une intéressante lettre d'Engels, qui nous montre comment ce dernier tranchait la question en 1891 encore⁴. Pourtant, ce sont précisément Kautsky et ses disciples qui nous ont si souvent incités à ne pas accepter sans critique les résultats de la recherche marxienne, mais plutôt à mettre à l'épreuve les présupposés légués par les deux vieux maîtres, et lorsque ces derniers ne sont plus valables, à réviser également les conclusions en conséquence. Cette voie a aussi été empruntée par les disciples de Marx, et de nombreux grands traités ainsi que de petits essais épars ont témoigné de la fécondité de la méthode marxienne, qui a su expliquer les phénomènes les plus complexes du monde capitaliste et a conservé intact le grand héritage de Marx précisément par l'abandon des résultats particuliers auxquels il était parvenu. À cet égard, il suffit de mentionner *Le Capital financier* de Hilferding⁵. Dès lors, comment expliquer qu'aujourd'hui pour Kautsky cette littérature n'existe guère, et que pour lui — aujourd'hui encore :

chacune de ces classes et couches [de la société bourgeoise a] ses intérêts particuliers, ses traditions particulières, ses instruments de pouvoir particuliers. [...] Leurs conflits économiques et politiques et les combinaisons dans lesquelles ils se regroupent pour les combattre forment le substrat de l'histoire. La lutte des classes du prolétariat prend de plus en plus le devant de la scène, mais ce n'est pas la seule lutte qui a lieu dans la société, et elle n'implique pas toujours le même adversaire. [...] Le prolétariat ne peut être indifférent aux adversaires qu'il doit affronter ni à l'issue des luttes que les autres classes mènent entre elles. Il doit étudier leurs antagonismes et y intervenir de manière consciente et réfléchie. [...] C'est tellement évident et facile à comprendre que personne ne pourrait le nier, etc.⁶.

Maintenant examinons la chose de plus près.

Jean-Numa Ducange, Les éditions sociales, Paris, 2008, p. 93-102 ; Engels à Eduard Bernstein, 12-13 juin 1883 in Karl MARX & Friedrich ENGELS, *La Social-démocratie allemande*, traduction et introduction de Roger Dangeville, UGE 10/18, Paris, 1973, p. 76-77 ; Engels à Karl Kautsky, 14 octobre 1891, *ibid.*, p. 290-292 ; Engels à Paul Lafargue, 22 janvier 1895 in Friedrich ENGELS, Paul LAFARGUE & LAURA LAFARGUE, *Correspondance*, t. III, textes recueillis, annotés et présentés par Émile Bottigelli, Paris, Éditions sociales, 1959, p. 394-396.

4. Il s'agit de la lettre d'Engels à Karl Kautsky du 14 octobre 1891, voir note précédente.

5. Rudolf HILFERDING, *Das Finanzkapital: eine Studie über die jüngste Entwicklung des Kapitalismus*, Wien, Verlag der Wiener Volksbuchhandlung I. Brand, 1910 ; Rudolf HILFERDING, *Le Capital financier. Étude sur le développement récent du capitalisme*, trad. Marcel Ollivier, Paris, Éditions de Minuit, 1970.

6. Karl KAUTSKY, « Der imperialistische Krieg », *Die Neue Zeit*, n° 19, *op. cit.*, p. 453.

38. À propos d'une théorie de l'esclavage



Julius DICKMANN, *La Critique sociale*, n° 10, novembre 1933, p. 199-200.

La Critique sociale a publié (n° 7) un compte rendu de Raymond Queneau sur le livre de Lefebvre des Noëttes : *L'Attelage* (Picard, éd.). Le contenu de ce livre est à remarquer avant tout par le fait que l'auteur, évidemment de tendance bourgeoise, et qui ne se réfère pas au marxisme, qui n'a peut-être même jamais entendu parler de la doctrine de Marx, a en apparence apporté une contribution involontaire à la conception matérialiste de l'histoire, dans la mesure où il tente de montrer que l'origine de l'esclavage antique dans une technique déficiente de l'attelage des bêtes de trait, de sorte que seule l'amélioration de cette technique au début du Moyen Âge aurait rendu possible la suppression de l'esclavage. En apparence, cette thèse — bien que l'auteur lui-même ne s'en doute vraisemblablement pas — confirme la conception marxiste selon laquelle l'introduction de nouvelles forces productives modifie l'organisation sociale de la production. Cependant, cette thèse concernant le rôle de l'attelage dans les origines de l'esclavage est en réalité tout à faire dénuée de fondement ; et dans l'intérêt même de l'enrichissement de la doctrine marxiste, il me paraît nécessaire de repousser très résolument la théorie superficielle de notre marxiste malgré lui.

M. Lefebvre des Noëttes s'est voué à l'étude de la technique ancienne des transports et il a mis au jour des résultats d'un grand intérêt. S'il s'était limité à ces recherches, nous lui serions redevables d'une contribution à l'histoire de la civilisation dont l'appréciation aurait été affaire de spécialistes. Mais l'ambition de M. Lefebvre des Noëttes visait plus haut. Il voulait établir une relation entre les résultats tirés par lui de l'histoire de la technique et la naissance et le déclin de grandes formations historiques de la société humaine. Par là, il

entreprenait d'expliquer l'histoire d'une manière matérialiste. Mais pour apporter réellement quelque chose de sérieux sur ce terrain, une simple concordance de dates ne suffit pas. Avant tout, il est nécessaire d'avoir une méthode précise et éprouvée, ainsi qu'une claire délimitation des concepts.

Notre auteur découvre que le passage à la forme moderne de l'attelage a eu lieu au siècle même où se place la disparition des derniers restes de l'esclavage en Europe. Et cette maigre constatation, ce caprice du hasard lui paraît suffisant pour étayer une théorie vraiment curieuse de l'origine et de la décadence de l'esclavage.

Nous reconnaissons que l'attelage antique tel qu'il fut utilisé d'après Lefebvre des Noëttes en Égypte comme en Assyrie, en Grèce comme à Rome, était tout à fait insuffisant ; pour vaincre les conditions du transport à cette époque, il fallait un énorme emploi de force humaine de travail. Mais il ne s'ensuit pas du tout que cette force humaine devait précisément être utilisée sous forme d'esclavage. Pourquoi pas sur les bases du servage ou des rapports libres du salariat ? Il existait cependant à Rome un prolétariat innombrable. M. Lefebvre des Noëttes a été manifestement empêché par son étude intensive de l'histoire de la technique de s'informer des éléments de l'histoire économique. Qu'il lui soit donc révélé qu'en Égypte et en Assyrie, pays auxquels il se réfère pour établir sa théorie de l'attelage, l'esclavage n'était nullement la base générale de la production, laquelle reposait surtout sur la corvée de paysans économiquement indépendants. L'esclavage a été un rapport de production tout à fait particulier, il ne s'est étendu qu'à un cercle déterminé de pays appartenant à ce que l'on nomme civilisation maritime de la Méditerranée. L'emploi insouciant d'une telle appellation pour des formes d'exploitation humaine entièrement différentes constitue une confusion de notions aussi abusives que, par exemple, le fait d'intituler capitalisme la propriété foncière du Moyen Âge.

Quelles sont les caractéristiques particulières de l'esclavage ? D'abord, les hommes soumis étaient arrachés à leur milieu natal et arbitrairement transportés en pays étranger. Ensuite, ce qui est encore plus important, ils ne pouvaient pas fonder leur propre foyer ni par la suite se multiplier naturellement, si bien que leur nombre ne pouvait s'accroître et se maintenir que par des guerres continuelles et des rapt constants. Il est de même scientifiquement inexact de parler de l'esclavage des nègres en Amérique au XVIII^e et au XIX^e siècles. Il n'y

eut esclavage qu'à l'origine : sur le nouveau sol, les nègres purent se multiplier naturellement; il se forma là une espèce de servage, totalement différent de l'esclavage proprement dit.

Mais est-il véritablement nécessaire de faire de si subtiles distinctions? Certainement. Car sans tenir soigneusement compte des caractères propres de l'esclavage, nous ne pouvons pas expliquer le développement de la civilisation antique, son expansion et son déclin.

Quelles relations y a-t-il entre ces attributs spécifiques de l'esclavage et l'attelage antique? Quelle influence a pu exercer son insuffisance sur la forme de l'exploitation de la force humaine de travail? Aucune. Cela ressort notoirement du fait que l'esclavage dans l'Empire romain commença à décroître rapidement à partir du III^e siècle après J.-C.; à l'époque de la décadence de Rome, il avait cédé à la place depuis longtemps à un nouveau rapport de production, le colonat; si bien qu'à partir de cette époque, l'esclavage ne subsistait plus qu'éparpillé çà et là et à titre de survivance, alors que l'attelage moderne ne fut trouvé qu'au X^e siècle et, d'après les données mêmes de M. Lefebvre des Noëttes, ne fut généralement employé qu'au XII^e siècle. M. Lefebvre des Noëttes semble se rendre compte que ces faits s'accordent mal avec sa théorie, aussi s'efforce-t-il de la corroborer, mais avec une argumentation embarrassée.

Après la chute de Rome, on passa de la construction en pierre à la construction en bois, ce qui allégea les conditions de transport; plus tard, les nombreuses expéditions de Charlemagne ranimèrent passagèrement l'esclavage... Un argument détruit l'autre! Si le passage à la construction en bois réduisit la quantité de force de travail nécessaire au transport, alors il n'y avait sous Charlemagne aucune raison pour que l'esclavage revive. Il se peut que l'esclavage ait été un phénomène transitoire accompagnant les guerres de Charlemagne; mais que celui-ci ait entrepris ses guerres en raison de l'insuffisance de l'attelage et pour introduire de nouveau l'esclavage, cela L. des N. ne le soutiendra certainement pas. Pourquoi fait-il alors si grand cas de ce phénomène éphémère et sans signification? Parce qu'il a besoin de combler de quelque manière le vide qui va du III^e au X^e siècle. Solidement enfoncé dans un dogme, il ne remarque pas que même en tenant compte de cette dernière vague d'esclavage sous Charlemagne, la disparition définitive de l'esclavage avait précédé la découverte de l'attelage moderne, si bien que, de ses propres prémisses, on tire le contraire de sa thèse. Ce n'est pas la découverte de l'attelage moderne

qui a ôté à l'esclavage, causé par d'autres raisons, qui aurait rendu indispensable une adaptation de l'attelage¹.

N'est-il pas remarquable que ces mêmes Romains qui, dans tant de domaines épineux de la technique, ont accompli de brillants travaux, « aient été mis en défaut » juste à ce propos et se soient contentés de l'antique forme orientale au lieu de lui faire subir les quelques améliorations simples apportées plus tard par de gauches artisans de l'inculte x^e siècle ? Pourquoi la technique romaine ne resta-t-elle arriérée que précisément dans ce domaine ? Je ne vois qu'une raison possible : l'amélioration de l'attelage était pour les Romains superflue. La technique ne cherche pas la résolution de problèmes arbitraires, ses tâches lui sont généralement imposées par les conditions concrètes de la production. Si, dans l'Antiquité, on n'a pas trouvé une forme améliorée de l'attelage, c'est uniquement parce que l'on n'en sentait aucunement le besoin.

Et cela s'explique de la façon la plus simple. À l'époque florissante de la société antique, il y avait une telle profusion d'esclaves qu'il ne serait venu à l'idée de personne de se casser la tête pour faciliter par une forme mieux adaptée de l'attelage le transport des fardeaux. Pour les Romains, la difficulté des transports résidait dans la question des routes, et comme précisément ils les construisirent d'une manière tout à fait remarquable, ils n'avaient pas à se soucier de la forme de l'attelage. À cela s'ajoute le fait que, dans le Sud, l'usage des mulets était très généralement répandu, et que l'on chargeait directement les fardeaux sur leur dos. Ce sont les mulets et non les esclaves qui, en règle générale, transportaient les fardeaux ; les esclaves étaient principalement utilisés à la construction des routes ; et mieux les routes furent aménagées grâce au travail des esclaves, moins on eut de raisons de s'intéresser à l'attelage. Ainsi, loin d'être causé par l'état arriéré de l'attelage, l'esclavage constituait au contraire la cause pour laquelle l'attelage demeurait arriéré.

Lors de la chute dans la barbarie des débuts du Moyen Âge, le transport perdit sa raison d'être antérieure. Avec l'avènement de la nouvelle culture médiévale, la question des transports se posa de nouveau mais la situation était alors fondamentalement différente. Il ne fallait pas encore songer à la construction de véritables routes ; les

1. J'ai exposé dans un ouvrage sur *La Loi fondamentale de l'évolution sociale* pourquoi les Romains durent cesser leurs rapt d'esclaves. [nda] Lire *supra*, p. 359.

serfs et les vassaux étaient trop peu nombreux pour assurer même les déboisements et les défrichements nécessaires. Le nombre de chevaux disponibles pour le transport fut considérablement réduit par la nécessité de mettre sur pied, à partir du x^e siècle, de nombreuses armées de chevaliers. C'est cela, me semble-t-il, qui donna la véritable impulsion à la recherche d'une amélioration de l'attelage. Car il ne restait rien d'autre à faire qu'à élever, par l'amélioration de la forme de l'attelage, le rendement des chevaux devenus si rares.

L'histoire de l'attelage de M. Lefebvre des Noëttes ne nous a, en vérité, pas expliqué l'esclavage, mais elle confirme les thèses développées dans *La loi fondamentale de l'évolution sociale*, que le véritable moteur du développement social n'est que le manque, l'amointrissement de force productive qui suit une période de superflu.

Index des noms de personnes

A

ABRAHAMOWICZ Krzysztof : 183,
183 n.
ADLER Friedrich : 74, 96 n., 144,
153, 180, 180 n., 238, 300
ADLER Max : 16, 31, 75, 87, 87 n.,
93, 94, 96, 234, 236, 238, 406 n.,
471, 474
ADLER Victor : 31, 54, 74, 96 n.,
147, 147 n., 148, 471, 472, 479
ALEXANDRE I^{ER} DE SERBIE : 108 n.
AMOURETTI Marie-Claire : 36 n.
ARISTOPHANE : 121 n.
ASQUITH Herbert : 294 n.
ATZLER Edgar : 417
AUSTERLITZ Friedrich : 54, 68, 74,
75 n., 471

B

BAKOUNINE Mikhaïl
Aleksandrovitch : 120, 209,
214, 215
BALABANOVA Angelica : 218,
218 n.
BARON Jacques : 30
BATAILLE Georges : 30
BAUER Helene : 342, 343
BAUER Otto : 15, 15 n., 16, 18, 31,
40, 59, 72 n., 74, 100, 100 n., 103,
103 n., 111, 111 n., 177 n., 178 n.,
182, 182 n., 183 n., 195, 195 n.,

198, 198 n., 199, 200, 224, 225,
225 n., 249, 471, 472, 478
BEBEL August : 59 n., 145, 202 n.,
472, 473, 476
BELLAMY FOSTER John : 20
BERIA Lavrenti : 479
BERNSTEIN Eduard : 60 n., 110,
116 n., 472-474, 476
BETHMANN-HOLLWEG Theobald
(von) : 67 n.
BISMARCK Otto (von) : 61, 61 n.,
62, 211, 479
BITOT Claude : 41, 41 n.
BLANC Louis : 76
BOGROV Dmitri Grigorievitch :
302 n.
BÖHM-BAWERK Eugen : 17
BORDIGA Amadeo : 8, 8 n., 41, 46,
46 n., 50, 51 n.
BORUTTAU Heinrich : 417
BOTTIGELLI Émile : 60 n.
BOUKHARINE Nikolaï Ivanovitch :
14, 217, 330 n., 336, 336 n., 337,
337 n., 338, 338 n., 339, 339 n.,
341, 342, 475
BOURDET Yvon : 15, 15 n., 16, 40,
177 n., 178 n., 195 n., 198 n., 225 n.
BRAUN Heinrich : 55 n.
BROUÉ Pierre : 13 n.
BÜRGERS Heinrich : 213 n.

C

CAMPHAUSEN Ludolf : 229 n.
 CAPRIVI Georg Leo (von) : 62,
 62 n., 64, 69 n.
 CHARLEMAGNE : 452
 CHARLES I^{ER} : 10
 CHENAVIER Robert : 39 n.
 CHURCHILL Winston : 296, 296 n.,
 297
 CHUZEVILLE Julien : 16 n., 38 n.,
 66 n.
 CLAM-MARTINIC Heinrich (von) :
 64
 CLYNES John : 296, 296 n.
 CRÉPIN Xavier : 69 n.
 CUNOW Heinrich : 59, 59 n., 85, 86,
 89, 91, 92, 110, 121, 121 n., 130,
 134, 472, 475

D

DANGEVILLE Roger : 60 n.
 DANNEBERG Robert : 74, 75, 473
 DÄUMIG Ernst : 271, 473
 DAVID Eduard : 110, 294 n., 353,
 473
 DAYAN-HERZBRUN Sonya : 59 n.
 DICKMANN Julius : 7-9, 9 n.,
 10-13, 13 n., 14, 15, 18-21, 21 n.,
 22, 22 n., 23, 24, 24 n., 25, 26,
 26 n., 27-32, 32 n., 33-35, 35 n.,
 36, 36 n., 37, 38, 38 n., 39, 39 n.,
 40, 41, 41 n., 42, 43, 43 n., 44, 45,
 45 n., 46, 47, 47 n., 48-51, 51 n.,
 52, 54, 55, 55 n., 58, 65 n., 67 n.,
 70 n., 71, 71 n., 77 n., 87 n., 92 n.,
 93 n., 94 n., 96 n., 98, 103 n., 106,
 106 n., 108 n., 120 n., 140, 147,
 152, 162, 173, 177, 177 n., 180,
 185, 189, 189 n., 195, 195 n., 201,
 203 n., 208, 217, 221, 228, 234,
 238, 242, 242 n., 253, 257, 265,
 283-285, 286 n., 287 n., 288 n.,
 289 n., 290 n., 292 n., 295 n., 296 n.,

297 n., 304-306, 312, 317 n.,
 318 n., 329, 332 n., 338 n., 350,
 358, 359, 385 n., 395 n., 399,
 400 n., 403, 409 n., 410 n., 412 n.,
 436, 450, 455, 456, 459, 460
 DIETZ Wilhelm : 55 n., 117 n., 210 n.
 DITTMANN Wilhelm : 116 n.
 DOLLFUSS Engelbert : 456, 458
 DRONKE Ernst : 213 n.
 DROZ Jacques : 40, 40 n.
 DUCANGE Jean-Numa : 60 n.
 DÜHRING Eugen : 21, 314 n., 316,
 317 n., 404 n.
 DZERJINSKI Feliks
 Edmoundovitch : 478

E

EBERT Friedrich : 181, 228 n., 474,
 479
 ECKSTEIN Gustav : 16
 ENGELS Friedrich : 20, 21, 22 n., 26,
 32, 35, 59, 59 n., 60, 60 n., 61, 62,
 65, 71 n., 116 n., 125, 126, 126 n.,
 127, 142 n., 197, 197 n., 210,
 210 n., 211, 211 n., 212, 212 n.,
 213 n., 215, 229, 229 n., 308, 310,
 314, 314 n., 315, 316, 317 n., 318,
 318 n., 322, 326 n., 359, 362, 383,
 384, 384 n., 385, 404 n., 406,
 406 n., 408 n., 423, 423 n., 436,
 472, 474, 476

F

FLEISCHNER : 283
 FOCH Ferdinand : 169
 FONDU Guillaume : 69 n., 185 n.,
 243 n., 393 n.
 FÖRSTER Andreas : 350, 455
 FREILIGRATH Fernand : 213 n.,
 253 n.
 FREY Josef : 287 n.
 FRÖBEL Friedrich : 476
 FRÖLICH Paul : 92 n.

G

GAULARD Mylène : 69 n.
 GOLDNER Loren : 69 n.
 GOLDSCHIED Rudolf : 191, 191 n.,
 192 n.
 GORTER Herman : 16, 202 n.
 GROSSMANN Henryk : 47, 47 n.
 GRÜNBERG Carl : 480
 GUILLAUME II : 62 n., 67 n., 272

H

HAASE Hugo : 116 n., 143 n., 473
 HAENISCH Konrad : 59 n., 472, 474,
 475
 HAHN Ludwig Albert : 342, 342 n.
 HARMAN Chris : 13 n.
 HAUMER Peter : 9, 9 n., 11, 12, 12 n.,
 350
 HAUPT Georges : 40 n., 72 n.
 HEGEL : 106 n., 108 n., 120, 120 n.,
 210, 308–310
 HENDERSON Arthur : 294, 294 n.,
 296, 297
 HERKNER Heinrich : 417
 HERNANDEZ Mylène : 185 n., 243 n.
 HEYDEBRAND UND DER LASA
 Ernst (von) : 183, 183 n.
 HILFERDING Rudolf : 16, 41, 59,
 60, 60 n., 68, 136, 136 n., 471, 474
 HITLER Adolf : 460, 461
 HOMÈRE : 315 n., 380

J

JACQUIER Charles : 38, 38 n., 455
 JAECKH Gustav : 214
 JAHAN Sébastien : 20 n.
 JOGICHES Leo : 478

K

KAMENEV Lev : 219 n.
 KAPP Wolfgang : 13, 265, 278, 478,
 480

KAUTSKY Karl : 9, 10, 18, 54, 55 n.,
 58, 58 n., 59, 60, 60 n., 61, 65–68,
 68 n., 69, 69 n., 70, 70 n., 74, 74 n.,
 79, 86, 87, 87 n., 89–91, 116 n.,
 123 n., 126, 126 n., 131, 197,
 197 n., 199, 228, 228 n., 371,
 381 n., 472, 474, 477

KERENSKI Alexandre

Fiodorovitch : 185, 185 n., 243,
 243 n., 302

KLOFÁČ Václav Jaroslav : 112,
 112 n.

KNIEF Johann : 10, 92 n., 269

KORITSCHONER Franz : 283, 475

KORSCH Karl : 14, 399, 399 n.,
 405 n., 406 n.

KRAMÁŘ Karel : 96 n.

KRÄTKE Michael : 15, 15 n., 18 n.

KROPOTKINE Pierre : 20

KUGELMANN Ludwig : 408, 408 n.,
 427 n.

KUN Béla : 12

L

LAFARGUE Laura : 60 n.

LAFARGUE Paul : 60 n.

LAHONTAN Louis-Armand de
 Lom d'Arce, dit baron de : 20

LAIGLE Marie : 16 n.

LAMY Jérôme : 7, 20 n., 21 n.

LANDAU Kurt : 287 n., 472

LASSALLE Ferdinand : 10, 59, 59 n.,
 61, 81 n., 109, 111, 112, 120,
 126 n., 173, 202 n., 210 n.,
 211–213, 213 n., 214, 230, 230 n.,
 310, 472, 479

LAUFENBERG Heinrich : 202 n.,
 268, 268 n., 269, 281

LAURAT Lucien : 14, 31, 35, 35 n.,
 350

LAVEAU Paul : 408 n.

LEDEBOUR Georg : 116 n., 271, 474,
 475

LEFEBVRE Jean-Pierre : 75 n., 402 n.
LEFEBVRE DES NOËTTES Richard :

36, 36 n., 37, 450-452, 454

LEIRIS Michel : 30

LÉNINE : 12, 13, 19, 30, 34, 177,
186, 217, 218, 219 n., 285, 285 n.,
286-288, 288 n., 289-293, 295,
295 n., 297, 299, 302, 303, 314 n.,
351, 354, 356, 398, 475

LENSCH Paul : 59 n., 89, 110, 134,
472, 475

LEUTHNER Karl : 68, 68 n., 475

LIEBKNECHT Karl : 116, 116 n., 267,
268, 271, 303, 476, 477

LIEBKNECHT Wilhelm : 55 n., 113,
145, 156, 202 n., 472, 475, 476

LIÉNERT Édouard : 31

LLOYD GEORGE David : 294, 294 n.,
296, 297

LOJKINE Ulysse : 69 n.

LOUIS Paul : 369 n.

LÖWY Michael : 41, 41 n.

LUDENDORFF Erich : 255, 255 n.

LUKÁCS György : 12

LUXEMBURG Rosa : 14, 16, 16 n.,
66 n., 69, 69 n., 86, 116 n., 210 n.,
267, 304, 329, 329 n., 331, 332,
332 n., 333-335, 335 n., 336, 338,
338 n., 339, 341, 348, 474-478

LVOV Gueorgui Evguenievitch :
185 n.

M

MACDONALD Ramsay : 296, 296 n.

MACH Ernst : 18, 471

MAITRON Jean : 40 n., 72 n.

MARX Karl : 7, 8, 10, 11, 14, 14 n.,
15 n., 16-20, 20 n., 21, 21 n., 22 n.,
24, 26, 27, 29-36, 38, 40, 42,
42 n., 44, 44 n., 45, 45 n., 46, 48,
49, 51, 55, 59, 59 n., 60, 60 n., 61,
63, 68-71, 71 n., 75, 75 n., 76,
77 n., 79, 81, 87, 87 n., 91, 106,

106 n., 108, 108 n., 111-113,
116 n., 120, 120 n., 123, 125, 126,
126 n., 127, 135-137, 137 n., 142,
142 n., 143, 144, 150 n., 197 n.,
208, 208 n., 209, 210, 210 n., 211,
211 n., 212, 212 n., 213, 213 n.,
214-216, 229, 229 n., 246, 250,
254, 254 n., 256, 256 n., 280, 282,
304, 306, 308-310, 312-314,
314 n., 315, 316, 318, 318 n., 322,
326, 326 n., 329, 331, 332, 332 n.,
333-337, 337 n., 338, 339, 340 n.,
343, 344, 344 n., 345, 347-349,
359, 362, 365, 367, 369, 379,
381, 387, 391, 393, 393 n., 394,
394 n., 395 n., 396, 399, 399 n.,
400, 400 n., 401, 402 n., 403, 404,
404 n., 405-407, 407 n., 408,
408 n., 409, 409 n., 410, 410 n.,
411, 412, 412 n., 413, 413 n.,
414-417, 419, 423, 423 n., 424,
425, 427, 427 n., 428, 430-432,
432 n., 434, 436, 436 n., 437-440,
450, 471, 472, 474, 476, 477

MEHRING Franz : 81 n., 116, 126,
126 n., 137, 176, 176 n., 208,
208 n., 209, 209 n., 210, 210 n.,
212, 213, 213 n., 214, 214 n., 215,
235 n., 267, 474, 475, 477

MENGER Carl : 17

MICHEL Robert : 145 n.

MOORE Jr Barrington : 13 n.

MUSSOLINI Benito : 460

N

NADEAU Maurice : 31 n.

NOSKE Gustav : 229, 230 n., 255,
273, 296, 478

O

OBOLENSKI Valerian

Valerianovitch : 217

OLLIVIER Marcel : 60 n., 69 n.

OPPENHEIMER Franz : 399, 401,
401 n., 479
OWEN Robert : 86, 478

P

PANKHURST Sylvia : 295, 295 n.
PANNÉ Jean-Louis : 31 n.
PANNEKOEK Anton : 8, 8 n., 16, 42,
42 n., 70 n., 424, 424 n.
PETIT Irène : 69 n.
PETITJEAN Dominique : 209 n.
PÉTREMENT Simone : 39 n.
PLATTEN Fritz : 218
PODOLINSKY Sergueï : 46, 423
POIRIER Jean-François : 137 n.
POTOCKI Andrzej : 183, 183 n.
PRUDHOMMEUX André et Dori :
270 n.

Q

QUENEAU Raymond : 30, 36, 36 n.,
450
QUESNAY François : 333, 397

R

RADEK Karl : 69, 69 n., 70 n., 86,
279, 279 n., 474, 478, 479
RAKOVSKI Christian : 218, 218 n.
RATHENAU Walter : 478
RECLUS Élisée : 20
REICHWEIN Adolf : 319, 319 n.
REINHARDT Walter : 229, 229 n.,
230 n.
RENAUD Raymond : 31, 359
RENNER Karl : 16, 17 n., 31, 59, 74,
77, 81, 93, 94, 94 n., 110–113,
117, 117 n., 147, 148 n., 250,
250 n., 471, 472, 479
RICARDO David : 416
ROCHE Anne : 31 n.
ROSDOLSKY Roman : 17 n.
ROSNAY Joël de : 20, 20 n.
ROUBINE Isaak : 44, 44 n., 45

ROUSSEAU Jean-Jacques : 20
ROVAN Joseph : 65 n.
RUBEL Maximilien : 210 n., 213 n.,
254 n., 256 n.
RÜHLE Otto : 116, 116 n.

S

SABLÉ Lucien : 31
SAITO Kohei : 20 n.
SARABIANOV Vladimir
Nikolaïevitch : 354, 354 n., 355,
355 n., 356, 356 n., 357
SCHEIDEMANN Philipp : 73, 91,
134, 173, 181, 228 n., 230, 271,
292, 296, 478, 479
SCHUMPETER Joseph : 191 n., 250,
250 n.
SCHUSCHNIGG Kurt : 287 n.
SCHWEITZER Johann Baptist
(von) : 113, 173, 174, 176, 176 n.,
209, 479
SEITZ Karl : 173, 479
SEVAULT Éric : 16 n., 66 n., 69 n.,
185 n., 243 n.
SIMMEL Georg : 191 n.
SMITH Adam : 409, 416
SNOWDEN Philip : 296, 296 n., 297
SOUKHANOV Nikolai
Nikolaïevitch : 185 n., 243 n.,
302 n.
SOUVARINE Boris : 9, 14, 30, 30 n.,
31, 31 n., 36, 38, 38 n., 350, 359,
455, 456, 460
STALINE Iossip Vissarionovitch :
217, 350, 351, 353, 354, 356
STERNBERG Fritz : 342, 342 n., 479
STOLYPINE Piotr Arkadieievitch :
302, 302 n.
STÜRGKH Karl (von) : 96, 96 n.

T

TCHITCHERINE Gueorgui : 217
TESSEYRE Monique : 209 n.

TIBÈRE : 371

TIRPITZ Alfred (von) : 67, 67 n.,
69 n.

TÖNNIES Ferdinand : 191 n.

TROTSKI Léon : 177, 217-219, 244

V

VANDERVELDE Émile : 235 n.

VERHAEREN Émile : 71, 71 n.

VOROVSKI Vatslav Vatslavovitch :
217

W

WEBER Max : 191 n.

WEERTH Georg : 213 n.

WEIL Selma : 39 n.

WEIL Simone : 39, 39 n., 40 n., 41

WEITLING Wilhelm : 210 n.

WESTARP Kuno (von) : 183, 183 n.

WETZLER Jean : 408 n.

WITTFOGEL Karl August : 379,
379 n., 380, 406, 480

WOLF Karl Hermann : 96, 96 n.,
112

WOLFF Ferdinand : 213 n.

WOLFF Wilhelm : 210 n., 212 n.

WOLFFHEIM Fritz : 202 n., 268, 269

Z

ZINOVIEV Grigori Evseïevitch :
217-219, 219 n.

Index des journaux et périodiques

A

Der Abend : 234, 238
Actuel Marx : 15 n.
Agone : 38 n., 455
Annales. Économies, Sociétés, Civilisations : 36 n.
Arbeiter-Zeitung : 64, 67, 68, 68 n., 93, 93 n., 177, 177 n., 178–180, 182, 183 n., 189, 190, 191 n., 192 n., 195, 202–204, 207, 221, 221 n., 222–224, 227, 235, 249
Arbeiterpolitik : 10, 92 n., 98, 106, 106 n., 109, 114, 127, 128, 128 n., 134, 134 n., 269
Autogestion : 40

B

Bulletin communiste : 30

C

Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique : 20 n.
Critique communiste : 17 n.
La Critique sociale : 9, 14, 24, 26, 30, 30 n., 31, 32 n., 35, 35 n., 36, 36 n., 37, 39, 359, 365 n., 392 n., 436, 450

D

Demokratisches Wochenblatt : 476

F

Der Freie Arbeiter : 11, 140, 151, 172, 173, 177, 180, 185, 189, 189 n., 195, 201, 208, 217, 221, 228
Die Freie Tribüne : 12, 216, 265, 285
Der Funke : 399, 402

G

Gazette rhénane (Die Rheinische Zeitung) : 212 n.

H

L'Humanité : 195 n.

I

Die Internationale : 116 n., 476, 477

K

Der Kampf : 16, 71, 72 n., 100 n., 106, 111 n., 147 n., 148 n., 342, 342 n., 471, 472
Der Klassenkampf : 471
Kommunismus : 12, 257
Kommunistische Arbeiter-Zeitung : 274 n.

L

Die Leipziger Volkszeitung : 474,
477

M

Marx-Studien : 16, 471, 474
Le Mouvement social : 15 n.

N

Die Neue Zeit : 10, 55, 55 n., 58,
58 n., 60 n., 68 n., 121 n., 123 n.,
136 n., 424 n., 474, 477
Nouvelle Gazette rhénane (Die
Neue Rheinische Zeitung) :
212, 212 n., 213, 213 n., 229 n.,
253 n.

P

Pravda : 354 n.

R

Die Rote Fahne : 12, 242, 253, 264,
283
Die Rote Gewerkschaft : 475
Der Rote Kämpfer : 480

S

Die Sächsische Arbeiterzeitung :
474, 475

Der Sozialdemokrat : 472, 479
*Sozialdemokratische
Korrespondenz* : 477

T

*Le Travailleur communiste
syndical et coopératif* : 38, 455

U

Unter dem Banner des Marxismus :
336 n., 406

V

Das Volksrecht : 99, 99 n.
Vorwärts : 210 n., 473, 475

W

Der Weckruf : 10, 144, 144 n., 475
Die Weltbühne : 479
Die Wende. Neue Marx-Studien :
14, 19, 21, 305, 306, 311, 312,
329, 398 n.
Workers' Dreadnought : 295, 295 n.

Z

Zeitungskorrespondenz : 8 n.

Table des illustrations

1.	Manifestation devant le Parlement en 1920	4
2.	Lettre à Kautsky, 13 mars 1917	53
3.	Lettre à Kautsky, 27 mars 1917 – Première page	56
4.	Lettre à Kautsky, 27 mars 1917 – Seconde page	57
5.	Le journal <i>Der Freie Arbeiter</i> du 28 décembre 1918 . . .	151
6.	Le journal <i>Die Freie Tribüne</i> du 1 ^{er} mai 1920	216
7.	Le journal <i>Die Rote Fahne</i> du 15 novembre 1919	264
8.	La revue <i>Die Wende</i> – Couverture	305
9.	La revue <i>Die Wende</i> – Page intérieure	311
10.	Le journal <i>Der Funke</i> du 5 juillet 1932	402
11.	La brochure <i>Der Arbeitsbegriff bei Marx</i>	435

Table des matières

Julius Dickmann, un marxiste paradoxal	7
Parcours de vie et aperçu de l'œuvre	9
Dickmann austromarxiste ?	15
Dickmann écosocialiste ?	20
Dickmann et la France	30
Limites de l'approche de Dickmann	41
1. Lettres à Karl Kautsky	54
Vienne, le 13 mars 1917	54
Vienne, le 27 mars 1917	55
2. Le marxisme à la croisée des chemins	58
I	58
II	61
III	66
IV	68
3. Métamorphose de la lutte des classes	71
I. Misère de la théorie	71
II. La véritable problématique	75
III. De Manchester à Essen	77
IV. La division du travail, pas la scission !	91
4. Les problèmes du jeune socialisme en Autriche	98
I	98
II	100
5. Réalité et illusions dans le mouvement radical de gauche	106
I. Théorie autrichienne de la pratique allemande	106
II. Le capitalisme d'État	109
III. Les racines du social-chauvinisme	114

IV. Le dogme du capitalisme mature	122
V. Une ère de la gestion et des actions de masse	134
6. Retour à la Ligue des communistes! Le mot d'ordre d'un social-démocrate radical	140
7. L'œuvre de Hainfeld	147
8. Qu'est-ce qui nous distingue du parti communiste?	152
I. La révolutionnarisation de notre prolétariat	152
II. Parti politique ou ligue révolutionnaire	155
III. La reconstruction de l'Internationale	158
9. Trente ans après Hainfeld. Discours de salutation au prolétariat international	162
10. Un pionnier de la social-démocratie à propos du présent social-démocrate	173
11. Un socialisme qui ne coûte rien	177
12. Pour une fédération du Danube — des soviets!	180
13. Dans l'impasse de la révolution nationale	185
14. Le tout nouveau socialisme fiscal	189
I	189
II	192
15. Un guide pour les illusions socialistes	195
16. Parti et système des conseils	201
17. Une histoire de la vie de Karl Marx	208
18. Le congrès de Moscou	217
19. Syndicalisme prolétarien et syndicalisme capitaliste	221
20. L'ancrage des conseils	228
21. À propos du congrès des conseils à venir	234
22. Conception d'une loi sur les conseils	238
23. La question fondamentale de la tactique communiste	242
I	242
II	245
III	249

24. Entre deux révolutions	253
25. Le blocus contre les exploitants agricoles	257
26. Sur la crise du communisme en Allemagne	265
I. Spartacus et les radicaux de gauche	267
II. L'unification sous la bannière communiste	270
III. Vieilles querelles sous des habits neufs	272
IV. Comment l'unité communiste est-elle possible ?	277
27. L'opposition dans le syndicat des employés de banque	283
28. Les leçons tactiques de Lénine	285
I	285
II	288
III	290
IV	294
V	298
29. Aux lecteurs de « Die Wende »	304
30. Marxisme mort, Marx vivant	306
31. L'ère du capitalisme tardif	312
32. Le problème de l'accumulation	329
I	330
II	336
III	341
33. Lettre à Lucien Laurat sur la « question russe »	350
34. La loi fondamentale de l'évolution sociale	359
I	362
II	365
III	375
IV	386
V	392
35. « Résidus extra-économiques » chez Karl Marx	399
36. Le concept de travail chez Marx	403
I	403

II	417
III	424
IV	429
37. La véritable limite de la production capitaliste	436
38. À propos d'une théorie de l'esclavage	450
39. Lettre à Boris Souvarine	455
Note introductive de Boris Souvarine	455
Lettre de Julius Dickmann à Boris Souvarine	456
40. L'Autriche, telle qu'elle devient	460
I. Le mystère sur le Danube	460
II. L'ascension de la paysannerie	461
III. Le renforcement de la petite industrie	463
IV. La réforme des syndicats	464
V. Vienne et les Länder	466
VI. La cellule de base de la ligue du Danube	468
Notices biographiques	471
Index des noms de personnes	481
Index des journaux et périodiques	487
Table des illustrations	488